

Les Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ



10 et 11 avril 2014, Montréal

Informations sur l'événement :

<http://www.crilcq.org/actualites/item/les-rendez-vous-de-la-recherche-emergente-du-crilcq-2014-montreal-10-11-avril/>

L'ensemble des textes diffusés
peut être consulté à l'adresse :

<http://www.crilcq.org/publications/rendez-vous-de-la-recherche-2014/>

Ce texte est celui d'une communication présentée lors des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, tenus au Pavillon Lionel-Groulx de l'Université de Montréal les 10 et 11 avril 2014.

Pour citer ce document :

Rosalie Dion-Picard, « *Contre-jour et L'Inconvénient*, des revues sans manifeste ? Reconfigurations contemporaines de l'identité éditoriale », texte de la communication présentée dans le cadre des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, Pavillon Lionel-Groulx, Université de Montréal, 10 et 11 avril 2014, http://www.crilcq.org/fileadmin/CRILCQ/Colloques/Rendez-vous_recherche_emergente_2014/Dion-Picard_Rosalie.pdf

Contre-jour et L'Inconvénient,
des revues sans manifeste ?
Reconfigurations contemporaines
de l'identité éditoriale

Rosalie Dion-Picard

Université de Montréal

Pour ceux qui travaillent sur la culture et l'histoire des idées au Québec, la démonstration de l'influence de revues culturelles telles que *La Relève*, *Cité libre*, *Liberté* ou *Spirale* n'est plus à faire. Ces publications ont suscité une fortune critique qui éclaire de nombreux aspects de la vie littéraire, culturelle et politique du Québec. En effet, chacune constitue un lieu éditorial distinct qui, sans être homogène, présente des thèmes et des postures caractéristiques. Comme soulevé lors de la journée d'étude «Hors les murs: perspectives décentrées sur la littérature québécoise contemporaine»¹, *Contre-jour*, qui paraît depuis 2003, n'a publié aucun texte programmatique (manifeste, politique éditoriale, etc.) avant

1. «Hors les murs: perspectives décentrées sur la littérature québécoise contemporaine», journée d'étude, 18 octobre 2013, Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, site Université de Montréal.

le numéro « 30 : Manifestes », publié à l'occasion du dixième anniversaire de la revue. Ce numéro présente néanmoins de nombreuses contradictions qui seront relevées plus loin. *Contre-jour* n'est pas perçue comme une revue sans direction ou sans unité pour autant : comme les autres revues, elle regroupe des collaborateurs autour de questions qui lui sont plus chères qu'à d'autres publications. En outre, la revue présente un horizon référentiel et des filiations qui la distinguent de ses contemporains.

Je tiens pour acquis, comme Andrée Fortin dans son ouvrage *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, qu'aucune revue ne naît par hasard. Une revue est nécessairement le résultat d'une volonté de s'inscrire dans le milieu littéraire et culturel de son époque, d'y faire entendre une nouvelle voix, sans quoi il suffit de publier dans les médias existants ([1993] 2006) : 7-15). Je suppose aussi, suivant Clément Moisan (1980) et Andrée Fortin, que le premier numéro d'une revue a une fonction particulière, traditionnellement près du manifeste, et revêt en ce sens une importance capitale dans la définition du projet de la publication.

Ainsi, l'absence de manifeste clairement reconnaissable dans le premier numéro de *Contre-jour* ne signifie pas que la publication apparaisse sans mettre en scène une posture, un ethos cher à ses rédacteurs. En traçant un parallèle, souvent esquissé dans la critique, avec la revue *L'Inconvénient*, je montrerai comment se définissent ces deux publications en l'absence de manifestes de forme classique.

LE RENOUVEAU DE LA CRITIQUE CULTURELLE DEPUIS 2000

Au tournant du siècle, de nombreux spécialistes observent un net déclin dans l'activité des revues culturelles. Pourtant, au début des années 2000, la fondation de *L'Inconvénient* (2000) et de *Contre-jour* (2003) semble renverser cette tendance. Depuis 1980, la critique a été clairement divisée entre recherche savante et essai, selon l'*Histoire de la littérature québécoise*; les revues culturelles, notamment *Liberté* (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, [2007] 2010: 597-603), s'installent du côté de l'essai. Dans le chapitre de l'ouvrage *Traité de la culture* consacré à la critique littéraire, Robert Dion fait de la décennie 1990 celle de la postmodernité et de la « contestation de toutes les orthodoxies (théoriques, idéologiques), [du] déplacement de toutes les frontières (génériques, nationales, linguistiques, etc.), [de] la dissolution de toute homogénéité » (2002: 419); il ne se dégage donc aucune tendance ou controverse structurante de l'époque, comme le confirmera Lucie Robert dans *Panorama de la littérature québécoise contemporaine* en 1997: « [l']irrévérence, l'esprit de révolte, le sentiment d'urgence sont des valeurs remarquablement absentes des titres les plus récents » (1989: 183). Au cours des années 1990, cet esprit se conjugue à la baisse du nombre de nouvelles revues, ce qui amène Robert à poser un pronostic plutôt pessimiste sur l'avenir du milieu. La suite lui donnera partiellement tort: la parution de 10 revues littéraires et culturelles dans la décennie suivante s'ajoute au renouveau des comités de revues plus anciennes, dont *Liberté*, et à la naissance

de plusieurs blogues et magazines de critique en ligne, qui témoignent d'un dynamisme et d'un intérêt renouvelés pour la critique culturelle². Pourtant, cet intérêt ne se manifeste pas avec l'enthousiasme attendu des jeunes publications. En effet, Fortin avance que les revues qui paraissent entre 1990 et 2004 cherchent davantage à créer un espace de discussion et d'échange, se faisant l'écho du pluralisme actuel plutôt que le véhicule d'idées ou de projets clairement définis par des textes programmatiques ([1993] 2006: 395 *sqq.*). L'historienne «dégage l'image générale d'intentions sans cause, d'une pensée sans objet, d'intellectuels désincarnés, sans ancrage temporel ni spatial fort, et d'un Québec évanescent» ([1993] 2006: 397). La comparaison avec les revues qui paraissent dans les décennies précédentes valide partiellement cette conclusion, particulièrement sur le plan du sentiment national. Un tel constat semble toutefois laisser de côté les champs d'intérêt qui animent ces jeunes revues: ancrés dans la sphère littéraire plutôt que politique, ils ne sont pas pour autant inexistantes. Plus précisément, cette conclusion faillit à rendre compte des

2. Leméac publie deux numéros de *Mots à mots* (1997-1998); *Postures*, revue d'histoire et de critique, commence à paraître (1997-); *L'Inconvénient* naît (2000-); la revue de science-fiction et fantastique *Ailleurs* dure quatre numéros (2000-2002); les Éditions Minerve lancent *Entr'autres*, qui paraîtra à 12 reprises (2000-2011); *Porte-abîme* paraît trois fois (2000-2006); *Zinc* publie son premier numéro (2003-); *Contre-jour* aussi (2003-); *J'écris* commence à paraître (2005-); *L'Aréolithe: le fanzine de la création* publie quatre numéros (2005-2007); *Ovni: littérature, art critique* paraît quatre fois (2008-2010). Pour les blogues, on pense à *Doctorak, go*, *Littéraires après tout*, *Poème sale*; pour les publications savantes en ligne, mentionnons *@analyses* (2006) et *Salon double* (2008).

postures et des prises de position perceptibles et relevées par la critique dans *L'Inconvénient* et *Contre-jour*, malgré l'absence de manifestes. *L'Histoire de la littérature québécoise* rapproche d'ailleurs les deux revues, qui font de la dialectique entre littérature et société la pierre angulaire de leur mission, poursuivant en ce sens le projet de *Liberté* :

D'autres revues [que *Liberté*] reprendront le flambeau de la littérature comme valeur dans les années 2000 : *L'Inconvénient*, fondée en 2000, où c'est l'ironie qui définit d'abord la littérature, et *Contre-jour*, fondée en 2003, qui oppose à cette conception la dimension éthique de l'art. Les deux revues s'entendent toutefois pour contrer la progressive éviction de la littérature de la scène sociale (Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, [2007] 2010 : 601).

À mon sens, ces prises de position en faveur de la littérature constituent de réels projets, qui dépassent le simple espace de discussion, même s'ils diffèrent des projets plus sociaux, plus militants – et clairement définis comme tels – des publications des périodes antérieures.

PRENDRE POSITION SANS LA FORME DU MANIFESTE : UNE TENDANCE CONTEMPORAINE

Contenant souvent un manifeste ou, à tout le moins, une forme de programme, de projet, le premier numéro d'une revue nous renseigne, sinon sur la raison d'être de la nouvelle publication, du moins sur sa posture ; *L'Inconvénient* et *Contre-jour* ne font pas exception. En comparant les deux numéros inauguraux, il apparaît rapidement que deux visions

de la littérature s'opposent (Fortin, [1993] 2006; Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, [2007] 2010).

Je me pencherai d'abord sur *L'Inconvénient*, en commençant par la quatrième de couverture qui révèle un point de vue désillusionné sur l'existence, non sans affirmer l'importance de la littérature et une pointe d'autodérision :

D'abord, il y a l'inconvénient d'être né. Puis il y a l'inconvénient de mourir. Entre les deux, l'inconvénient de vivre dans un corps qui ne demande qu'à boire, dormir et manger. N'insistons pas sur l'amour, qui est plein d'inconvénients, ni sur les inconvénients de toutes grandeurs fabriquées par l'éternelle folie des hommes.

Que d'or et d'illusions, que de poussière et de vide, que de conquêtes et d'industrie! Que d'inconvénients dans notre époque de vains divertissements, de sottises réjouissances et de faux galas! Que d'acharnement à ne pas voir l'inconvénient!

Et comme si ce n'était pas assez, il n'est même pas possible de déplorer ce monde incroyable, car il nous donne l'inconvénient d'écrire et de penser ([s. a.], 2000 : quatrième de couverture).

S'ouvrant sur une référence à l'œuvre d'Emil Cioran *De l'inconvénient d'être né*, ce texte développe une pensée plutôt négative sur l'ingratitude de l'existence, la vacuité de l'époque comme des hommes. Pince-sans-rire, la phrase de clôture oppose à ces inconvénients l'écriture et la pensée, qui sont des moyens à la fois de saisir le monde et de l'habiter. Le premier texte de *L'Inconvénient*, non titré et non signé, continue en ce sens :

L'Inconvénient est une revue littéraire qui publie des textes de réflexion sur la littérature, l'art, et de manière plus générale sur la société contemporaine. Il faut entendre ici « réflexion » au sens large : les pages de la revue seront consacrées surtout à l'essai, mais feront place aussi à la nouvelle et à la poésie.

Si les textes publiés dans *L'Inconvénient* porteront souvent *sur* la littérature, il s'agira surtout d'une revue *nourrie* par la littérature, laquelle ne représente pas pour nous une donnée du monde objectif qui intéresserait telle ou telle science, mais un instrument de connaissance à part entière. Plus précisément, la littérature nous semble liée à une vision pessimiste du monde ; toutefois, ce pessimisme ne saurait constituer une *fin* ni une *conclusion*. Ce n'est pas le dernier mot d'une conscience désenchantée, mais le premier mot de l'écrivain ; ce n'est pas un résultat, mais une méthode. Sous cet éclairage, l'existence se révèle comme un spectacle auquel on ne peut assister que si l'on a, dans une certaine mesure, cessé d'y participer.

L'esprit de *L'Inconvénient* peut se définir ainsi : quitter la scène et prendre place dans la salle, attirer l'attention du lecteur sur le spectacle de l'existence, mais aussi sur l'obscurité qui l'environne, sur le néant au milieu duquel il se déploie comme un miracle, une erreur ou une plaisanterie ([s. a.], 2000 : 3).

Ce texte se rapproche des textes manifestaires attendus d'un premier numéro par plusieurs aspects : il a valeur de programme et porte la parole d'un groupe, clairement associé à la revue. Pourtant, plusieurs caractéristiques du manifeste sont absentes, notamment l'idée de rupture d'avec le passé et celle de l'émergence d'une parole nouvelle. Plutôt désincarné, ce texte ne désigne pas une génération précise, ne cherche pas non plus à susciter l'adhésion des lecteurs ; si les allusions à

une critique scientifique peuvent rappeler le débat entre la recherche et l'essai, il s'agit davantage de situer la revue que de raviver une polémique. Le « nous » se situe, en observateur ironique, à bonne distance de l'engagement enthousiaste qui anime habituellement les premiers numéros des revues.

L'Inconvénient porte indéniablement l'influence de Milan Kundera, romancier et auteur de plusieurs essais sur l'ironie romanesque. Il n'est en outre pas innocent que le dernier mot du texte de présentation soit « plaisanterie », titre de son roman *La plaisanterie*. Collaborateur assidu de *L'Inconvénient* et préfacier du romancier, le critique et professeur François Ricard cite régulièrement Kundera pour définir le roman, genre dont la singularité principale serait un point de vue ironique, à la fois lucide et distancié. Trois ans plus tard, les textes inauguraux de la nouvelle venue *Contre-jour* s'inscrivent en faux contre cette conception. Étienne Beaulieu et Jean-François Bourgeault y décrivent le culte de l'ironie romanesque, faisant très nettement référence à la pensée kundérienne.

Si le premier numéro de *L'Inconvénient* donne à lire des textes manifestaires atypiques, mais tout de même reconnaissables, *Contre-jour* ne présente en revanche aucun texte attribuable au comité de rédaction. Les quelques lignes de présentation non signées n'apportent guère de précision :

Les cahiers littéraires *Contre-jour* publient des essais, comptes rendus, textes de création (nouvelles, poèmes, extraits de roman) et des dossiers thématiques. À la fois inscrits dans l'actualité et ouverts aux considérations qui ne sont pas nécessairement celles du jour, ces cahiers sou-

haitent favoriser les débats entre les auteurs de la relève et les écrivains consacrés ([s. a.], 2003 : 7).

La formule est celle de nombreuses revues, et le texte n'exclut ni ne privilégie aucune posture, thématique ou génération. Seule particularité : les protagonistes sont des auteurs, des littérateurs et des écrivains, pas des critiques ou des intellectuels ; *Contre-jour* se situe d'emblée, non pas dans le temps ou l'espace, mais plutôt du côté de la littérature.

La suite de la revue est à l'avenant, sans prise de position collective, bien que la littérature et la « pensée » représentent une valeur fondamentale dans la majorité des textes. Le premier texte, « Croire à ce monde-ci : essai sur la fermeture de l'âme », de Beaulieu, fait office de texte fondateur. L'essai d'une trentaine de pages s'oppose à la vision du roman de Kundera et, partant, à *L'Inconvénient*. Beaulieu fait l'apologie de *la pensée*, terme qui désigne une activité de réflexion et de création nourrie par une recherche de la vérité. Cette activité se veut l'antithèse de « toute forme de calomnie de "l'inconvénient d'être né" » (2003 : 42), qui se trouverait du côté de la facilité, alors que la posture la plus pertinente consiste à valoriser l'engagement. Pour Beaulieu, la ligne du risque de Pierre Vadeboncoeur doit être comprise comme une invitation à s'engager, à se risquer, « [en] un mot, la ligne du risque départage aujourd'hui ceux qui sont encore capables d'une certaine croyance et ceux qui en demeurent incapables » (2003 : 39). Se réclamer de l'héritage de Vadeboncoeur est loin d'être inédit dans la prose d'idées québécoise. D'ailleurs, dans le

premier numéro de *L'Inconvénient*, Ricard publie « Retrouver la ligne du risque », où il soutient que l'essentiel de ce qu'il faut réactiver dans cet essai mythique consiste d'abord en une posture :

[...] sans cette souffrance et ce sentiment d'étrangeté qui mettent le monde à distance et permettent de le *voir*, sans ce mouvement soudain par lequel un esprit se désolidarise radicalement de son temps et, comme le dormeur qui s'éveille enfin, cesse d'ajouter foi aux discours et aux formes qui l'entourent, jamais *La Ligne du risque* n'aurait été écrite (2000 : 38).

Il s'agit donc de se faire spectateur du monde pour pouvoir le comprendre réellement. Ainsi, bien que les deux textes se réclament de *La ligne du risque* et cherchent à aller à contre-courant de leur époque, leurs points de vue s'avèrent opposés. L'essai « Croire à ce monde-ci » invite à chercher une vérité plutôt que de se complaire dans un point de vue distancié :

Il n'y a ainsi aujourd'hui plus aucun risque à adopter le point de vue critique, à se désolidariser, à désertier, tant cette fuite dans le doute est devenue le présupposé de tout ce qui s'écrit et se pense, depuis les sphères les plus intellectuelles jusqu'à la publicité, faisant aujourd'hui fond sur la critique de ses propres procédés. Demander à l'art ou à la pensée de se faire le lieu d'une prise de distance critique, c'est en ce sens confirmer les présupposés contemporains les plus admis, c'est faire le jeu de ce que l'on cherche à dénoncer, c'est confirmer la modernité la plus achevée et la plus certaine du bien-fondé de son doute, selon un paradoxe qu'elle ne peut qu'ignorer (Beaulieu, 2003 : 23).

Pour Beaulieu – et, on le devine, pour le comité de rédaction de ce premier numéro –, la posture kundérienne, en célébrant la distance et l’ironie, se coupe de la vraie ligne du risque, à laquelle incombe « la charge de l’impossible » (Beaulieu, 2003 : 42). Par cette thèse, *Contre-jour* se définit par la recherche de transcendance, par opposition à *L’Inconvénient* qui se place dans la posture d’un spectateur à la fois amusé et désengagé.

Paraît aussi dans le premier numéro de *Contre-jour* « L’épopée faite de haïkus » de Bourgeault, qui s’inscrit en faux contre la théologie du roman, que l’auteur définit ainsi en note en bas de page :

J’entends par « théologie du roman » le vaste champ d’une pensée qui, notamment chez Milan Kundera, cherche à se reclore dans le temple de la prose, et à évangéliser les principes qui soutiennent ce lieu de culte à l’inverse (ironie radicale, empire de la relativité, nécessité de la distance, etc.) (2003 : 72).

Le projet de Bourgeault est tout autre et s’inspire de l’esthétique de Peter Handke. Il s’agit de conjuguer le genre épique et le haïku, qui fait appel à une conscience du moment présent inspirée de la philosophie zen. Tout comme le texte de Beaulieu, celui de Bourgeault appelle à une transcendance souvent jugée désuète ou anachronique, à une recherche de la vérité qui est à l’opposé de l’ironie de *L’Inconvénient*.

Il convient ici de mentionner le numéro « 30 : Manifestes », que *Contre-jour* fait paraître en 2013, et qui constitue à première vue une contradiction dans les termes : il paraît

à l'occasion des 10 ans de la revue plutôt qu'au premier numéro et contient 30 manifestes plutôt qu'un seul. Généralement, un manifeste expose le projet porté par un groupe, dont il constitue le lieu de rassemblement intellectuel. En ce sens, le numéro 30 peut difficilement être décrit comme un texte programmatique, puisqu'il arrive trop tard. En outre, la quantité de textes démontre toute la difficulté de rassembler un groupe d'auteurs et de critiques autour du projet de la recherche de vérité... surtout lorsque la modalité privilégiée pour cette recherche de vérité est un parcours essentiellement personnel, celui de l'écriture. En effet, le numéro 30 donne l'impression d'un assemblage de voix plus ou moins discordantes, mais toutes motivées par la recherche d'une transcendance – ou au moins d'une croyance – qui compose une ode aux parcours individuels, voire intimes des auteurs. Les manifestes, tous différents, dégagent des conceptions de l'écriture fortes et pleinement assumées, car ce qui importe avant tout est l'honnêteté de l'écrivain envers lui-même, son expérience propre.

En somme, *Contre-jour* et *L'Inconvénient* défendent des positions adverses sur une question qu'elles mettent toutes deux au centre de leur raison d'être : l'expérience littéraire du monde. Il n'est pas étonnant que la critique les oppose souvent, au détriment d'un intérêt pour les paroles singulières que porte chacune des revues.

LES DÉBUTS REMARQUÉS DE *L'INCONVÉNIENT* ET *CONTRE-JOUR*

La réception critique des deux publications s'explique au premier chef par les nombreuses ressemblances qui les unissent. Toutes deux « mélange[nt] à la fois réflexion théorique de type universitaire, tout en préconisant une approche vulgarisatrice, et création littéraire », comme le remarque Nicolas Tremblay dans sa recension du premier numéro de *Contre-jour* pour *Lettres québécoises* (2003 : 45-46). Il poursuit :

La philosophie de *L'Inconvénient*, parente de la philosophie kundérienne, consiste justement à adopter un regard pessimiste sur le monde, à s'en retirer pour le commenter dans une posture contemplative et passive. Tout le contraire de *Contre-jour* [...] qui espère retrouver la foi dans le monde, ainsi qu'une transcendance (laïque s'entend), rejetée par la conscience malheureuse du roman moderne. Ce choc des idées qu'engage la venue de ces deux jeunes revues mérite toute notre attention (2003 : 46).

Contre-jour prend donc rapidement sa place en tant qu'affiliation et communauté de pensée. Dans l'extrait suivant, tiré d'un compte rendu des Journées d'étude des revues culturelles du Québec, Mathieu Arsenault salue l'intervention de l'équipe de *Contre-jour*. En opposant la gestion entrepreneuriale des revues à leur mission première de diffusion des idées, *Contre-jour* a bousculé les autres intervenants :

Je ne suis pas toujours entièrement d'accord avec la posture qu'ont choisi d'incarner les penseurs de *Contre-jour*, mais leur position intellectuelle leur a permis de poser une question en regard de l'actualité culturelle, sans ménagement,

sans calcul, ne demandant des comptes à rendre qu'à la seule exigence de rigueur et de probité intellectuelle. En fait, *Contre-jour* (mais aussi *Liberté*, *Spirale*, *L'Inconvénient* et d'autres encore) possède une force que les revues spécialisées n'ont pas, celle de pouvoir penser en dehors du régime du culturel des questions d'ordre général (2009 : 4).

Le pouvoir de penser de façon rigoureuse et désintéressée correspond certes aux aspirations de la publication.

Contre-jour, avec son horizon référentiel qui traverse les siècles, les frontières et les disciplines du savoir, est cependant taxée d'une filiation problématique (Cady, 2003 : 30-31). Martine-Emmanuelle Lapointe renverse cette critique :

Mais à force d'insister sur leur respect des aînés et sur leur incapacité à réinventer le présent, on oublie que leur originalité se situe justement dans leur manière, non pas de déboulonner toutes les statues, mais de subvertir souterrainement la logique de l'affrontement générationnel (2007 : 34).

Ici, *Contre-jour* devient le défenseur d'un débat élargi et d'une communauté qui surmonte la question générationnelle. *L'Inconvénient*, en revanche, ne semble pas être associée aussi concrètement à une prise de position générationnelle, qu'elle soit spirituelle ou idéologique. La critique publie surtout de brefs comptes rendus qui recensent certains numéros thématiques de *L'Inconvénient*, notamment sur le Québec et l'héritage chrétien (numéro 31). L'horizon de référence de *L'Inconvénient* se construit autour d'une culture classique, nourrie des grandes œuvres de la littérature occidentale et de l'his-

toire. En 2011, la revue est finaliste au 26^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal « pour la qualité éditoriale qui prévaut depuis plus de dix ans et la pertinence des sujets choisis ».

DEUX REVUES CRITIQUES

En somme, *L'Inconvénient* et *Contre-jour* occupent désormais une partie du paysage intellectuel et littéraire. Si la critique les utilise souvent comme repoussoir l'une contre l'autre, il faut souligner que de nombreux collaborateurs passent de l'une à l'autre et que leur point de vue sur la nécessité de la littérature ainsi que leur valorisation du style essayistique les unissent. Leurs identités respectives sont discernables dès le premier numéro et se confirment dans la réception critique subséquente.

La contiguïté des deux publications et la circulation des rédacteurs entre ces deux revues (et d'autres, notamment *Spirale* et *Liberté*) donnent l'impression d'un bon voisinage. Les deux publications évitent d'ailleurs de se nommer, esquivant l'affrontement direct.

La première parution de *Contre-jour*, qui peut s'interpréter comme une réplique aux idées véhiculées par *L'Inconvénient*, cherche à replacer croyance, transcendance et vérité au centre de la critique littéraire. Ces deux publications témoignent du dynamisme du milieu, tout comme le renouvellement du comité éditorial de *Liberté* (2006) dans les mêmes années, et sa récente refonte (2012). Une nouvelle génération

prend sa place, en établissant une façon peut-être désenchantée de concevoir la revue, dont la parole, qui n'est pas investie d'une mission, est une fin en soi.

L'Inconvénient défend une vision du critique comme herméneute, comme passeur, comme interlocuteur de la littérature. Le pessimisme, nécessaire pour contrer la spectacularisation et la commercialisation de la société, est de mise. La nouveauté de la revue tient à l'affirmation d'une posture qui dissocie l'engagement littéraire de l'engagement social. Ce caractère irréconciliable de la vie et de la littérature (ou de l'écriture), commenté notamment par Michel Biron (2010), constitue un topos des lettres québécoises. Il n'en résulte pas pour autant que la critique dans son ensemble reconduise cette affirmation. En plaçant ses collaborateurs du côté de la littérature et de la pensée, *L'Inconvénient* en fait des observateurs peut-être trop distants, mais certainement lucides.

Ainsi, la comparaison des deux publications fait ressortir des orientations fondamentalement contrastantes. *Contre-jour* porte en effet un discours plus idéologique et philosophique que sociologique. En plaçant la croyance au centre de l'acte d'écriture, cette revue a le mérite de représenter un point de vue jusqu'alors peu présent dans le milieu de la critique culturelle. Surtout, *Contre-jour* et *L'Inconvénient* mettent en lumière un débat essentiel sur la définition de la littérature et de la critique. Qu'une dissension autour de ce problème insoluble se soit exprimée par la fondation de nouvelles publications, toujours actives après une décennie, ne peut que rassurer sur la vitalité de la critique.

BIBLIOGRAPHIE

- «Cité à comparaître? La revue face à elle-même. Journées d'étude sur les revues culturelles 27-28 novembre 2008», *Radio Spirale*, enregistrements audio, semaine du 24 mars 2013, [En ligne], [http://radiospirale.org/search/apachesolr_search/revues%20culturelles?filters=im_og_gid%3A500], (26 avril 2016).
- ARSENAULT, Mathieu (2009), «Escarmouche culturelle», *Spirale*, n° 224, p. 4.
- BEAULIEU, Étienne (2003), «Croire à ce monde-ci: essai sur la fermeture de l'âme», *Contre-jour*, vol. 1, n° 1, p. 11-42.
- BIRON, Michel (2000), *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. (Coll. «Socius».)
- BIRON, Michel (2010), *La conscience du désert*, Montréal, Boréal. (Coll. «Papiers collés».)
- BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE ([2007] 2010), *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal. (Coll. «Boréal compact».)
- BOURGEAULT, Jean-François (2003), «L'épopée faite de haïkus», *Contre-jour*, vol. 1, n° 1, p. 69-86.
- CADY, Patrick (2003), «Des cailloux blancs de la mémoire [ouvrage recensé: Jean-François Bourgeault, "L'épopée faite de haïkus", *Contre-jour: cahiers littéraires*, n° 1, 2003, p. 69-86]», *Spirale*, n° 193, p. 30-31.
- CONTRE-JOUR* (2003), vol. 1, n° 1.
- CONTRE-JOUR* (2013), vol. 10, n° 30.
- DION, Robert (2002), «La critique littéraire», dans Denise LEMIEUX (dir.), *Traité de la culture*, Québec, Presses de l'Université Laval/Éditions de l'IQRC, p. 403-421.

FORTIN, Andrée ([1993] 2006), *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.

L'INCONVÉNIENT (2000), vol. 1, n° 1.

LAPOINTE, Martine-Emmanuelle (2007), « Un récit, quel récit? [ouvrage recensé: *Contre-jour*, "Une génération? Quelle génération?", n° 6, 2005] », *Spirale*, n° 214, p. 32-34.

MOISAN, Clément (1980), « Intentions manifestes/cachées: présentations, déclarations et liminaires de revues littéraires », *Études françaises*, vol. 16, n°s 3-4, p. 131-146.

ROBERT, Lucie (1989), *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval.

TREMBLAY, Nicolas (2003), « Du côté des revues », *Lettres québécoises: la revue de l'actualité littéraire*, n° 112, p. 46.